

1^{ère} Lecture : 1 Rois 19,4-8I. Contexte

Tout le chapitre 19 constitue un tournant de la vie d'Élie. Il est à cheval sur les deux parties de son ministère : dans la première, Élie tente de faire revivre l'Alliance mosaïque, trahie par les fils d'Israël qui vivent comme les païens, mais après une brusque et brève conversion du peuple au sacrifice du Carmel, il subit un échec total, puisque Jézabel, l'épouse païenne d'Achab, ramène celui-ci et tout Israël dans le paganisme. Menacé de mort par elle, et devant l'indifférence du peuple et le silence de Dieu, le prophète s'enfuit pour aller consulter Dieu à l'Horeb. L'Alliance est donc plus que compromise, puisque lui et Israël sont abandonnés de Dieu, elle est rompue, et son rétablissement qu'Élie voudrait ne peut plus se faire qu'à son origine, le Sinaï.

Au 17^e Ordinaire B, nous avons vu qu'avec Élie s'achève l'ancien prophétisme et commence le nouveau prophétisme : tout 1 Rois 19 traite aussi du passage de l'ancien au nouveau prophétisme, de l'éclosion du nouveau sur les ruines de l'ancien. Il y a comme une sorte de continuité et de rupture entre ces deux prophétismes, situés à l'évidence sous le mode israélite de l'unique Alliance. En effet, après nos v. 1-8, Élie interpelle Dieu, se plaint à lui de la rupture consommée de l'Alliance, et le Seigneur lui prédit une nouvelle Alliance (v. 9-14 : 19^e Ordinaire A), mais devant le désir d'Élie de rétablir l'ancienne Alliance, Dieu lui ordonne de la continuer avec Élisée (v. 15-21 : 19^e Ordinaire C). Notre texte va déjà évoquer la mort de l'ancien prophétisme et prévoir la venue du nouveau par un pain céleste, donné à manger à Élie.

II. Texte1) Espoir et lassitude du prophète (v. 1-4)

- v. 1-3 (omis) : Achab ayant annoncé à Jézabel qu'Élie a massacré tous ses prophètes, la reine fait dire à Élie qu'elle lui réserve le même sort. Se sentant abandonné de tous et du Seigneur, Élie décide d'aller à l'Horeb. Il traverse le territoire de Juda, s'arrête à Bersabée, à l'extrême sud de Canaan, en bordure du Désert ; et là, il congédie ((Néo) Vulgates) son serviteur, et il s'avance pour aller rendre compte à Dieu de sa mission et lui demander de relancer son Alliance.
- v. 4 : « Il marcha toute une journée », litt. « Et lui marcha le chemin d'un jour » : Encore plein d'allant, Élie s'engage sur le chemin qui mène à l'Horeb et supporte la fatigue d'un jour. Puis subitement il est saisi d'une tristesse et d'un découragement mortels ; il s'assoit « à l'ombre d'un buisson », mais litt. « sous un unique genêt », et demande la mort en disant au Seigneur : « Reprends ma vie » ou plutôt « Accepte mon âme ». Nous avons ici une première indication sur ce que Dieu veut de neuf du prophétisme d'Élie. Jusqu'ici, Dieu l'a soutenu parce que l'intention d'Élie d'aller à l'Horeb était bonne, ce qui sera confirmé par l'Ange du Seigneur. Mais, comme Élie pense que son prophétisme – l'ancien prophétisme qui insiste sur l'observance de la Loi – est toujours valable, Dieu l'en prive, c.à.d. lui retire son Esprit, et aussitôt Élie se découvre un pauvre homme comme n'importe qui : « Je ne vaudrais pas mieux que mes pères ». Que la conviction d'Élie d'être confirmé par Dieu dans son ancien prophétisme ne soit pas bonne est encore indiqué au moment où, pour lui donner la force de reprendre son chemin vers l'Horeb, Dieu ne lui rendra pas l'esprit prophétique mais lui donne par l'Ange une nourriture et le lui révélera clairement à l'Horeb. Quand Élie le comprendra et que Dieu lui dira de « retourner par le même chemin » (v. 15), il saura qu'il est revêtu du nouveau prophétisme, reçu à l'Horeb, qu'il exercera à la fin du chapitre.

Outre la cause de la lassitude d'Élie qui est l'intervention de Dieu ignorée du prophète, il y a une autre cause, celle-là connue d'Élie : la déchéance de l'Alliance mosaïque et donc la révocation d'Israël. En effet l'expression « il demanda la mort en disant » se trouve en Jon 4,8 : là, Jonas souhaite la mort parce que, voyant la conversion de Ninive, ville païenne représentant les Nations, il sait qu'Israël sera perdu¹. Moïse aussi préférait sa propre mort à la perte d'Israël (Ex 32,32), ou préférait mourir plutôt que d'être incapable d'accomplir sa mission (Nb 11,15). Ainsi Élie, saisi subitement d'effroi devant une femme païenne, Jézabel, alors qu'auparavant il ne craignait personne, voyant l'échec de sa mission, et privé de son esprit prophétique, se sent profondément inutile et nul, préfère mourir que voir la ruine de son peuple, ou préfère mourir pour que son peuple vive.

2) Endormissement et réveil du prophète (v. 5-8)

- v. 5 : « Il se coucha et s'endormit ». Parce que la vie appartient à Dieu et que Dieu seul, qui la donne, peut la reprendre, Élie accompagne sa prière du geste qui exprime son désir de mourir : se coucher, ce qui l'entraîne à dormir ; le sommeil, en effet, parce qu'il fait tout oublier, est un symbole de la mort dans sa première phase. Mais un Ange le réveille et lui dit : « Lève-toi, mange ! ». Dieu a attendu qu'Élie s'endorme pour lui envoyer de la nourriture, ce qui montre qu'il a voulu cette mort symbolique d'Élie.
- v. 6 : « Un gâteau (cuit sur) les braises et un pot d'eaux » : Le gâteau-cuit, אֶמְצָה, ἐγκρυφίως, *subcinericius panis*, qu'Élie regarde placé près de sa tête, est un terme rare (sept fois en tout). Il désigne le pain des nomades (Gn 18,6), le pain azyme (Ex 12,19), la manne à préparer (Nb 11,8), un pain de misère et de pénitence (1 R 17,13 ; Ez 4,12 ; Os 7,8), et, ici, un pain du Désert, venant de Dieu. Deux de ces textes éclairent davantage le nôtre, car l'eau est jointe à ce gâteau-cuit :
 - a) 1 R 17,10-13 : il s'agit de la nourriture préparée par la veuve de Sarepta avant de mourir, mais qu'Élie fait vivre ;
 - b) Ez 4,11-17 (tout le chapitre serait à voir) : c'est une nourriture de famine, annonciatrice de la mort.

Donc la nourriture donnée à Élie est celle du Désert où il est, comme la manne, mais entretenant la faim qui provoque la mort imminente. Le gâteau-cuit qu'il doit manger est destiné à faire mourir le prophète à l'ancien prophétisme, et aussi à sa volonté de mourir comme il l'entendait, car c'est la mort choisie par Dieu qui est valable. De fait, au lieu de se mettre en route, Élie « se rendormit », litt. « revint » (שוב : terme exprimant la pénitence, [le retour à Dieu comme en Jr 24,7] ; « se retourna » (S : « ἐπιστρέφω », exprime la conversion : Mt 13,15) ; « s'endormit de nouveau » (NV et V). L'Hébreu et la Septante confirment ce qui vient d'être dit.

- v. 7 : « L'Ange du Seigneur revint (mot omis par le Lectionnaire) une deuxième fois ». L'Ange était parti, mais le Seigneur l'envoie de nouveau pour compléter sa mission, qui, la première fois, était de faire mourir Élie à lui-même et à l'ancien prophétisme, mais maintenant que cela est fait, Élie est apte à poursuivre son chemin jusqu'à l'Horeb. L'Ange revient donc à Élie, le touche comme la première fois, lui dit les mêmes paroles, celles de prendre, semble-t-il, la même nourriture et la même boisson. Puis il ajoute : « Autrement le chemin serait trop long pour toi », traduction du Lectionnaire qui, ne tenant pas compte du changement de mentalité d'Élie, amplifie le texte hébreu qui dit : « Car long est le chemin pour toi », ce qui pousse le prophète à obéir à la volonté du Seigneur, et explique le v. suivant.

¹ Si les païens se convertissent, Israël perd sa vocation d'être témoin de Dieu dans le monde et n'a donc plus de raison d'être.

- v. 8 : « Il se leva, se nourrit et but, et il alla ». Obtempérant à l'ordre de l'Ange du Seigneur, Élie se lève aussitôt, se sent revivre et se met en route. La valeur de la nourriture prise par Élie est : « Fortifié par cette nourriture » (Lectionnaire), qui insiste sur la personne du prophète bénéficiant de la force que donne cette nourriture, alors qu'on a litt. « Par la capacité de cette nourriture », qui souligne la force intense, constante et adaptée de cette nourriture à la personne d'Élie. Par rapport à l'état d'âme du prophète, peu auparavant, cette nourriture lui donne maintenant la vie et la vigueur, chasse sa lassitude et son désir morbide de mourir, le fait marcher pendant quarante jours et quarante nuits, c.-à-d. avec constance, lui permet d'atteindre et de gravir la montagne de Dieu, lui redonne confiance et courage en sa mission de prophète, l'empêche de désespérer de la rupture de l'Alliance, de la perte d'Israël, de l'ancien prophétisme, de l'abandon de Dieu à son égard.

Cette nourriture a donc une double propriété : faire mourir et faire vivre. Ce n'est pas étonnant, puisqu'elle vient de Dieu qui fait mourir et vivre pour sa gloire et pour les besoins de l'Homme (1 S 2,6). Ainsi Élie meurt-il à son ancien état puis ressuscite à un nouvel état tellement extraordinaire qu'il est dans d'excellentes dispositions pour terminer son ancien prophétisme et recevoir le nouveau au mont Horeb.

Conclusion

Ce texte parle de deux morts d'Élie. D'abord Dieu lui envoie une lassitude mortelle, pour qu'il souhaite la mort, non pas la mort telle que le prophète l'imaginait, mais la mort à lui-même, la mort de sa façon de penser, la mort de son attachement désolé à son état dépressif ; aussi Dieu le déçoit-il en le réveillant la première fois, mais c'est pour le faire passer aussitôt par la bonne et bienfaisante mort et le ressusciter à sa volonté divine, c.-à-d. le faire mourir à son désir d'homme et le faire vivre du seul désir de Dieu. Or ce passage de la mort à la vie, Élie, le plus grand des prophètes, est incapable de le faire, il lui faut un don de Dieu, et il le reçoit sous la forme d'une nourriture venant du ciel. Il ne s'agit là que du passage de l'ancien prophétisme inutile et qui le désespérait, au même ancien prophétisme retrouvé qui le fait naître à l'espérance. Dans ces deux occasions, est indiqué le passage de la chair à la chair. Mais Élie devra passer par une troisième mort, la mort à lui-même à l'Horeb, pour accéder par un autre don de Dieu, au nouveau prophétisme (voir au 19^e Ordinaire A). Or, comme le nouveau prophétisme pousse à attendre le Christ, quel don divin ne faudra-t-il pas, au moment fixé par Dieu, pour passer de la chair à l'esprit, d'Israël à l'Église, de l'ancienne à la nouvelle Alliance ! Ce don, immense, est le Verbe incarné et le Saint-Esprit, qui agiront par divers moyens, notamment par l'Eucharistie, célébrée en mémoire de la mort à la chair et de la résurrection à l'esprit, réalisées par le Seigneur qui est l'Esprit et le Pain de la vie. C'est ce que nous verrons dans l'évangile de ce jour, et complètement dans huit jours.

Pour que ces dons de Dieu qui font mourir et vivre soient efficaces, il faut que l'homme s'y prête et y coopère, c.-à-d. obéisse. Élie montre cette obéissance en étant malléable entre les mains de Dieu qui le fait passer par le découragement subit et la mort désirable, puis marcher durant quarante jours et quarante nuits. Il se montre encore obéissant, lorsqu'il se soumet deux fois à l'Ange sans tenir compte de ses impressions et de ses pensées concernant ce qui lui est demandé. Cette obéissance qui va jusqu'à la mort pour être à Dieu s'appelle le dévouement qui est fait d'abnégation et de générosité. La vertu de dévouement, en effet, est le renoncement à soi pour le bien d'un autre jusqu'au sacrifice de sa propre vie. Élie la manifeste, lorsqu'il reprend une vocation et une mission qu'il désirait abandonner, et lorsqu'il a le souci de son peuple, cause de sa lassitude puis de son courage.

Épître : Ephésiens 4,30 – 5,2

I. Contexte

Comme dimanche dernier, Paul expose la façon dont les Éphésiens doivent de comporter, compte tenu de ce que la Sainte Trinité les a fait devenir ; mais, alors qu'il envisageait ce comportement chrétien face au monde et face à Dieu, il va maintenant envisager ce comportement face à l'Église et à ses membres. Dans les v. 25-29 (omis), il demandait de rejeter le mensonge qui brise les relations fraternelles, la colère qui obscurcit le jugement, le vol qui entretient l'oisiveté, le dénigrement qui empêche l'édification de la communauté.

Vient alors notre texte, où Paul envisage de nouveau l'activité de la Sainte Trinité comme modèle de vie ecclésiale : ce que la Sainte Trinité a fait et fait pour tous et pour chacun, que les chrétiens le fassent entre eux.

II. Texte

1) L'union au Saint-Esprit et au Père dans le Christ (v. 30-32)

- v. 30 : Le Lectionnaire a fait trois phrases de ce verset, et les a enchevêtrées : en vue du jour de votre Rédemption, vous avez reçu le Saint-Esprit, et donc ne le contristez pas. Ce faisant, il suggère que tout le texte demande de fixer les yeux sur la Rédemption qui est l'acte salvateur du Christ. En fait, l'Apôtre attire l'attention sur les attitudes bonnes et surtout mauvaises des chrétiens pour bénéficier pleinement de la Rédemption. Il commence donc par « Ne contristez pas l'Esprit Saint de Dieu » : Le Saint-Esprit vit en nos cœurs imparfaits et pécheurs, qui s'efforcent de faire le bien et d'éviter le mal, et c'est pourquoi il est appelé « l'hôte intérieur ».

Or, n'importe quel hôte loyal doit être bien accueilli. Est-ce un étranger ? Il doit être convenablement reçu et obtenir ce dont il a besoin, bien qu'il n'existe aucun lien particulier avec lui. Est-ce un concitoyen ? Il convient d'observer la civilité qui respecte le bien commun de la société. S'agit-il des membres de sa famille ? L'amabilité et le dévouement vont de soi, car les liens du sang créent une même vie et demandent l'aide mutuelle. Pour un ami véritable, l'accueil est important, car, étant un peu comme soi-même, il prend part aux mêmes sentiments et aux mêmes pensées, et supporte volontiers leurs divergences. Pour des conjoints, l'accueil doit devenir si grand qu'il demande le don de soi, ainsi que la communication et le partage de tout. S'agit-il d'un autre chrétien ? Combien généreux doit être l'accueil, puisqu'il est un membre de la Famille de Dieu, vivant de la vie du Christ, bénéficiant de la sollicitude et des bienfaits de l'Église, jouissant de la fraternité spirituelle.

Mais que dire de cet hôte intérieur qu'est le Saint-Esprit ? Il est Dieu infini, bon, patient, prévenant, miséricordieux, il vit dans tout notre être et unit les chrétiens, il est présent jour et nuit, dans les adversités comme dans les prospérités, il habite en nous par les grâces de régénération qui nous font fils adoptifs du Père et héritiers de Dieu avec le Christ, il nous aime de cet amour divin qui nous donne tout ce qui est à lui, il nous éclaire et nous fortifie, il nous inspire le sens des mystères de Dieu et de ses paroles, il nous insère dans le Corps du Christ, il valorise divinement nos pensées, nos paroles et nos actes pour les rendre agréables à Dieu et bienfaisants aux hommes, etc.

Paul résume la présence active du Saint-Esprit en nous, en disant une première chose : « Il vous a marqués de son sceau », c.-à-d. nous fait siens au point d'attacher autant

d'importance à nous qu'au Fils de Dieu et à lui-même ; et la deuxième chose : il garantit qu'il prend soin de nous pour que nous parvenions au Salut « En vue du jour de votre délivrance », mais litt. « Pour le jour de la Rédemption ». Alors, n'est-il pas normal de ne pas le contrister par les péchés ? On peut, en effet, le blesser de multiples façons. Nous pouvons les découvrir facilement en faisant attention à l'essentiel de l'hospitalité que nous lui devons : l'attachement à sa présence et à lui plaire. Après notre texte, Paul parlera de ceux qui ont chassé le Saint-Esprit par le péché mortel, mais ici, il parle de ceux qui, vivant en état de grâce, oublient ou négligent véniellement deux attitudes, exposées aux deux versets suivants, qui sont nécessaires à la fraternité, l'une négative et à éviter, l'autre positive et à entretenir.

- v. 31 : « Faites disparaître de votre vie », litt. « Que soit enlevée de vous ». C'est l'attitude négative à éviter. Elle consiste en offenses faites au Prochain, qui contristent le Saint-Esprit. Ce sont « l'amertume », c.à.d. l'aigreur, la dureté, le dénigrement, puis « l'emportement ou la fureur, « la colère », les éclats de voix ou le braillement », « l'insulte où le blasphème » (dans le sens d'imprécation). Le Lectionnaire termine par « ainsi que toute espèce de méchanceté, mais litt. c'est « avecque toute malice » qui souligne l'aspect intérieur de ces offenses faites au prochain. Il ne faut pas seulement veiller à ce qui est dit extérieurement, mais aussi à sa cause cachée, à sa racine profonde que Paul appelle « la malice ».
- v. 32 : « Soyez pleins de générosité », litt. « Devenez généreux », car c'est une vertu toujours à acquérir et à amplifier. C'est l'attitude positive à entretenir : elle fait plus que nous empêcher de contrister le Saint-Esprit, elle le réjouit et l'engage à répandre ses bienfaits. Il y a, jointe à l'abnégation, « la générosité » qui conduit au dévouement, puis « la tendresse » ou [le fait d'être] « ému aux-entrailles », terme lié à la-compassion à l'exemple de Dieu, comme nous l'avons vu au 16^e Ordinaire B, p. 10. Ce don de soi et cette sensibilité à la faiblesse humaine atteignent leur perfection dans « le pardon mutuel », litt. « en vous faisant-grâce ». Ce terme désigne un aspect du pardon ; un autre aspect est la rémission, proposée au pécheur et donnée quand il se repent. « Faire grâce » a un sens plus large : il exprime la commisération devant l'indigence foncière de l'homme manifestée par une faute ou une faiblesse, reconnue par son auteur et par tous. Il signifie : décharger quelqu'un de sa faute en lui trouvant des excuses, remédier à sa faiblesse en l'aidant à la surmonter, en le faisant se détourner de ce qui l'a fait tomber, en prenant sur soi les conséquences trop lourdes pour lui. Comme ce « faire grâce » est la mise en œuvre du dévouement fait d'abnégation et de générosité, il montre qu'on attache plus d'importance au fautif qu'à soi-même. C'est bien tout cela que Jésus a fait pour nous.

« Comme Dieu aussi vous a fait-grâce dans le Christ ». Nous faire mutuellement grâce n'est pas seulement une imitation de Dieu, c'est une obligation parce que Dieu nous a fait grâce. Notre faire-grâce mutuel ne peut être négligé, et il doit être semblable à celui dont Dieu nous a fait bénéficier « dans le Christ ». Dieu a vu l'état misérable de notre nature pécheresse, notre incapacité de sortir de nos égarements et de notre perte, notre indigence radicale à agir comme il le demande ; mais Jésus Christ a pris tout cela sur lui, nous a donné le pardon divin, nous a régénérés pour que nous obtenions la vie éternelle. Ce « faire-grâce » est ainsi de l'ordre du Salut, il engage à y participer celui qui avoue en avoir besoin. Car dans l'Église nous ne sommes sauvés qu'en espérance, c.-à-d. en tenant bon jusqu'au bout de notre vie. Comme chacun peut flancher en cours de route, ce « faire-grâce » remet le défaillant sur le chemin du Salut.

2) L'imitation du Père et du Christ dans le Saint-Esprit (v. 1-2)

- v. 1 : « Oui », mais litt. c'est « Donc » [oûv] : il indique une conséquence de l'attitude chrétienne qui doit être semblable à celle de Dieu : se comporter comme Dieu ; d'où : « Advenez ou devenez imitateurs de Dieu ». Si vous devez agir comme Dieu, c'est que vous tenez de Dieu. De fait « vous êtes ses enfants bien-aimés ». Ce n'est pas là une qualification donnée par gentillesse, c'est une réalité : nous sommes vraiment issus-de Dieu par le Saint-Esprit qui, au-baptême, nous a rendus déjà participants de la nature divine. Les enfants ne ressemblent pas seulement à leur parent par les traits du visage, le comportement, le langage ..., mais bien plus, tout leur être vient de leur parent. Ainsi sommes-nous enfants de Dieu, et aussi « ses bien-aimés », parce que, comme il aime son Fils unique, Dieu nous aime de « cet amour déversé dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné » (Rm 5,5).
- v. 2 : « Vivez dans l'amour », litt. « Et marchez dans l'amour ». Voyons ce que cela signifie. Dire que Dieu nous aime implique que son amour est en lui, que lui est dans son amour, et donc que cet amour est un attribut de Dieu, comme le sont, p. ex., sa toute-puissance, son omniscience, sa miséricorde, sa justice, sa sainteté. Or l'amour divin ne fait pas que venir à nous, il nous imprègne et nous conduit, si bien que nous pouvons marcher et vivre dans cet amour et donc en Dieu. Seulement, comme nous ne voyons pas Dieu, nous pouvons mal comprendre cet amour divin, en objectant p. ex. que « Si Dieu est amour, il ne tolérerait pas la torture infligée à des innocents », ou bien qu'« il ne permettrait pas la terrible épreuve que je vis ». C'est pourquoi l'Apôtre ajoute : « Comme le Christ aussi vous a aimés ». Puisque le Fils de Dieu s'est fait homme, c'est en voyant comment Jésus nous a aimés que nous savons comment Dieu nous aime ; et lui-même, en recommandant l'amour fraternel, disait à son propos, selon la même formule qu'ici : « Comme je vous ai aimés » (Jn 13,34).

Or, comment Jésus nous a-t-il tous aimés ? C'est en prenant notre condition humaine, faite de souffrances et de péchés, dont les hommes se plaignent, en supportant l'injustice bien qu'il fût innocent, en se situant à la dernière place, si bien qu'il était tirillé de tous les côtés et à la merci de tous, en se faisant faible et pauvre, petit et mortel, pour n'effrayer ni humilier personne, en consacrant sa vie à montrer patiemment le chemin escarpé du Salut, en indiquant par des miracles et des signes irréfutables qu'il délivrait les possédés du Prince de ce monde, guérissait bien des malades et assumait toutes les infirmités, en payant de sa vie nos dettes envers Dieu, en fondant un milieu favorable, l'Église, pour le rencontrer, l'entendre et vivre avec lui, en envoyant le Saint-Esprit qui nous justifie et nous divinise, en se donnant lui-même en nourriture ... Qui peut encore dire que le Christ ne l'aime pas, quand il prend conscience de ce qu'il a fait pour lui ?

« Il s'est livré ... lui plaire » : Le Lectionnaire change le texte en explication. Littéralement on a : « Il s'est livré lui-même pour nous en offrande et sacrifice à Dieu ». Ceci dit beaucoup plus que de dire : « Il s'est donné à nous ». Car il y a une chose que l'on oublie souvent et qui est pourtant essentiel, ou bien dont on ignore la portée et sans laquelle pourtant toute l'œuvre du Christ et son amour pour nous ne valent plus grand-chose : c'est tout offrir, rapporter et unir au Père. Son importance se voit au fait que le Fils unique et le Saint-Esprit viennent du Père, n'existent que par le Père et sont unis au Père. Dès lors, si tout ce que nous sommes et faisons ne va pas au Père, et si nous négligeons de tout ramener au Père, l'œuvre du Christ nous laissera indifférents. Quoi que nous dirions de la divinité de Jésus, celui-ci ne serait plus concrètement qu'un homme éminent, et nous ne chercherions plus notre Salut auprès de lui. Nous devons donc tout faire et nous employer à ce que tout se fasse pour le

Père. C'est ce que la Sainte Écriture dit fréquemment : « Que tout advienne pour la gloire de Dieu », comme elle dit aussi fréquemment « Par ou dans le Christ », parce que c'est par lui et en lui que nous obtenons le Salut de Dieu.

Or, que fait Jésus Christ pour nous unir au Père ? Il se livre en offrande et sacrifice à Dieu. Son sacrifice n'est pas seulement sa mort pour nous, c'est sa mort offerte pour nous au Père, et ce sacrifice lui a été agréable, littéralement fut « un parfum ou arôme de bonne-odeur » [ὄσμῃν εὐωδίας, odor suavitatis]. Cette expression, qu'en grec biblique (52 x) on a deux fois dans le Nouveau Testament et abondamment en Lv et Nb, caractérise les sacrifices offerts à Dieu ; elle est souvent traduite en français: « Parfum d'apaisement », parce qu'elle représente l'effet sur les narines qui sont le siège de la colère. En Phil 4,18, elle concerne l'offrande des Philippiens de ce dont Paul avait besoin, parce que, dans leur offrande qui exprime leur amour pour lui, l'Apôtre voit la valeur infiniment agréable à Dieu du sacrifice du Christ.

La valeur du sacrifice du Christ Jésus mérite d'être examinée de près, afin de s'en faire une idée juste et afin de réfuter les deux objections signalées plus haut au sujet de l'amour de Dieu pour les hommes et spécialement pour les plus meurtris. La mort de Jésus crucifié, qui est agréable à Dieu, est, aux yeux des hommes, une ignominie, elle est la mort honteuse infligée aux criminels. Une telle mort est estimée indigne de l'homme ; ne devrait-elle pas l'être aussi de Dieu ? Pourtant, Dieu a voulu cette mort et ce sacrifice de son Fils incarné, et Jésus a accepté de mourir ignominieusement pour unir tous les hommes à Dieu. Les tribulations réprouvées et injustes de certaines personnes sont alors une participation à la mort ignominieuse de Jésus. Ceci demande des explications et révèle deux choses :

- a) Dieu a voulu ce sacrifice ignominieux et haï des hommes, pour bien montrer que le Salut vient de lui et non des païens, comme le pensent les idolâtres, ni des juifs qui pensent l'obtenir par eux-mêmes et n'avoir pas besoin du Christ Jésus. Si celui-ci avait été reconnu comme Messie de Dieu, rendant Israël indépendant, par les grands prêtres, les pharisiens et le peuple, et avait été mis à mort par le cruel Hérode et par Pilate qui obéissait à César, les juifs auraient dit : Voilà une fin noble, digne des honneurs dévolus aux pères de la patrie, méritant une grande récompense de Dieu comme ils le disaient, p. ex., de Judas Maccabée pour ses exploits héroïques contre les grecs. Pilate et les romains n'y ont d'ailleurs vu qu'une injustice et une honte, et en ont méprisé davantage les juifs. Mais la Croix, scandaleuse aux yeux des païens comme aux yeux de la Loi (Gal 3,13-14), ne pouvait qu'être rejetée par le genre humain tout entier. Seuls, comme l'évangile du jour va le dire, « ceux qui ont été enseignés par Dieu » ont découvert que ce sacrifice odieux était agréable à Dieu et les unissait au Père. Ainsi en fut-il pour le centurion au pied de la croix : il a vu dans cette ignominie la suréminence manifeste de Dieu, acceptée par Jésus, l'égalité de Jésus et de son Père, et leur amour mutuel pour les hommes, puisqu'il s'est écrié : « Vraiment cet homme-ci était Fils de Dieu » (Mc 15,39). Et Saul de Tarse, qui, sur le chemin de Damas, a vu dans le Christ crucifié et encore persécuté la preuve de cette même volonté de Dieu, prêchait aux juifs qu'il était le Fils de Dieu (Ac 9,20).
- b) Sans la Croix, il n'y a pas de Salut de Dieu. Le Salut, qui commence au baptême, signe de l'ensevelissement avec le Christ (Col 2,12), n'est pas simplement la victoire de Jésus sur le péché ni la régénération par le Saint-Esprit, c'est l'amour envers le Père, obtenu du Saint-Esprit par l'union au Christ, et c'est l'union au Père dans l'union à l'Église animée de l'Esprit Saint. Le Ciel, d'ailleurs, n'est autre que le sein du Père, et c'est pourquoi il faut être saint et pur comme Dieu pour y être, et pour y parvenir, observer ce que Jésus demande : « Si quelqu'un veut venir derrière moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il

me suive » (Mc 8,34). Celui donc qui ne veut pas de la croix, qui veut une Église qui refuse la croix, se coupe du Salut, car c'est par sa croix que le Christ Jésus est retourné au Père et sauve le monde. Autrement dit, puisque le Christ Sauveur est chez son Père, le Salut commencé se développe et parvient à son achèvement dans l'union au Père.

Conclusion

Avant que les chrétiens n'aillent, par la Croix glorieuse, demeurer éternellement au sein de la Sainte Trinité, celle-ci « est descendu » sur la terre, en eux. Celui qui a reçu le Saint-Esprit pour être uni au Christ, et qui est uni au Christ crucifié dans le but d'être au Père, celui-là est déjà uni au Père. Mais cette vie de la Sainte Trinité en nous n'est pas pleinement effective ni définitive ici-bas, elle peut s'étioler et se perdre. D'où l'importance de « tout faire pour la gloire de Dieu », c.-à-d. de nous rappeler sans cesse, pour ne pas l'oublier, que le Saint-Esprit unit au Christ, que l'union au Christ implique la participation à son sacrifice, et que le sacrifice de la Croix nous unit au Père. Négliger un de ces aspects, c'est scinder la Sainte Trinité, et donc être idolâtre. Les trois Personnes divines sont inséparables en Dieu Un et dans le don d'elles-mêmes en nous pour notre Salut ; la Croix est donc bien inséparable du Salut. Celui qui vit cet enseignement chrétien est émerveillé de la générosité et du dévouement du Dieu-Trinité : en effet, le Saint-Esprit cherche toujours à demeurer en lui, bien qu'il y soit si souvent contristé ; le Fils portant les marques de sa crucifixion intercède sans cesse pour lui qui porte si mal sa croix ; Le Père lui envoie continuellement son amour par le Saint-Esprit et son Fils Sauveur, bien qu'il soit si souvent désobéi. L'humanité se comporte d'une façon le plus fréquemment désagréable à Dieu, mais l'amour inépuisable et dévoué de Dieu travaille inlassablement à l'appeler, à lui pardonner, à la régénérer, à la rendre agréable à ses yeux. Ce dévouement divin s'est manifesté pleinement une fois pour toutes, quand le Fils de Dieu fait homme s'est offert au Père dans l'Esprit Saint pour nous et pour le monde. Dans le Fils crucifié et glorifié, c'est aussi le Père qui se dévoue pour nous tous.

Le chrétien est appelé à imiter ce dévouement de Dieu. Cette vertu vécue par le chrétien se fortifie par l'acceptation de sa croix, qui prolonge la Croix du Christ, puisque cette vertu s'exprime particulièrement par l'abnégation et la générosité. Mais elle est une exigence morale, parce qu'elle est d'abord un don de Dieu, une part de son dévouement, qui la rend capable « d'imiter Dieu ». Ici, nous voyons bien que toute vertu chrétienne est « infuse », c.-à-d. donnée intérieurement par la grâce divine, et qu'elle ne peut se développer sans la participation au sacrifice du Christ. C'est avec la grâce et par la Croix du Christ que toutes les vertus chrétiennes progressent vers leur perfection. C'est pourquoi la vie de l'Église et le dévouement mutuel de ses membres sont endommagés, voire paralysés, quand l'Eucharistie est vue comme des prières obligatoires, une homélie superflue et un repas fictif dans une assemblée passive, alors que la Messe est l'actualisation de l'Église en marche, des paroles salvatrices du Christ, du sacrifice du Rédempteur assumé selon les inspirations du Saint-Esprit, pour que les membres coopérants de l'assemblée soient au Père, apprennent à se dévouer et témoignent du Christ dans le monde.

Évangile : Jean 6,41-51

I. Contexte

La fois dernière, nous avons eu la première partie du discours sur le Pain de la vie, que Jésus avait entrepris pour révéler son Mystère caché dans la multiplication des pains. Ce début était adressé à la foule docile mais limitée et charnelle. Commencant à la prendre à son bas niveau, Jésus s'efforçait de l'élever peu à peu à sa propre pensée. Il le faisait en quatre étapes :

- a) Parce que la foule sait qu'il est nécessaire de manger pour vivre, Jésus y a répondu en multipliant les pains, et il l'a fait en abondance, en lui montrant que lui-même les distribuait. Mais dans ces pains la foule n'a vu que le pain du corps, et surtout elle y voyait son intérêt terrestre et non le bienfait céleste que Jésus désirait qu'elle sache. Elle voulait un pain passager et périssable. Elle doit chercher et œuvrer la nourriture impérissable, qui demeure jusque dans la vie éternelle, et qui lui sera donnée par lui, le Fils de l'Homme, que Dieu a choisi et marqué de son Esprit.
- b) Désireuse d'obtenir cet aliment impérissable et comprenant qu'il est du nombre des œuvres que Dieu a jadis faites pour son peuple coopérant, la foule demande à Jésus quelle œuvre elle doit faire pour en profiter. Mais Jésus répond que toutes les œuvres de Dieu étaient profitables par l'œuvre de la foi en lui. La foi était exigée d'Abraham avant la venue de la Loi de Moïse, et la Loi servait à travailler la foi pour se préparer à recevoir le Messie promis. Maintenant que moi, le Messie, je suis là, il ne s'agit plus d'œuvres de préparation, mais de l'œuvre de la foi en moi, dit-il : adhérer à moi, écouter mes paroles, vivre mon Évangile, c'est trouver et travailler la nourriture impérissable.
- c) Quand la foule eut compris que Jésus ramenait tout à lui, et qu'il fallait croire en lui comme au grand Moïse que Dieu a accredité et exalté devant tout le peuple par l'accomplissement de nombreux signes, notamment le don de la manne, elle demande que Jésus fasse un signe et une œuvre, afin de les voir et de croire à lui, et très précisément qu'il refasse tomber la manne du ciel. Mais Jésus réfute : C'est Dieu qui a donné la manne, Moïse n'étant que son instrument ; la manne soumise aux contingences terrestres n'a plus à tomber, puisqu'elle est remplacée par un aliment impérissable qui donne la vie éternelle ; cet aliment vivifiant jusque dans l'éternité est le pain de Dieu, celui qui est chez Dieu et qui donne la vie divine au monde.
- d) La foule ne comprend plus qu'une chose : le pain de Dieu que Jésus donne moyennant la foi en lui est supérieur à la manne passagère ; aussi lui demande-t-elle de lui donner ce pain divin, toujours. Jésus révèle alors que ce pain de Dieu est lui-même, rassasiant celui qui croit en lui comme il croit en Dieu. Mais la foule achoppe à cette foi en Jésus, qui exige d'elle le renoncement à sa façon de penser et à ses désirs terrestres pour devoir ne réfléchir et vivre que selon lui. D'ailleurs elle ne s'intéressait aux paroles de Jésus que parce qu'il promettait le pain impérissable. Maintenant que ce pain merveilleux de Dieu est seulement lui, un homme qu'elle connaît bien, elle est profondément déçue. Dépassée et attachée à elle-même, elle se tait.

Dans notre texte apparaissent d'autres personnages ou, vraisemblablement ceux de la foule qui sont sûrs d'eux-mêmes, « les juifs ». En Jean, les juifs désignent souvent les chefs du peuple : grands prêtres, pharisiens, scribes, légistes et, à leur suite, ceux qui sont fiers de leur connaissance de la Loi et veulent trouver leur salut dans la pratique de la Loi, et ceux qui admettent comme envoyé et Messie de Dieu celui qui confirme leur valeur et la grandeur terrestre de leur peuple. Notre évangile expose leur première réaction, car de ces juifs qui seront déroutés par les paroles de Jésus mais récalcitrants, il y aura une deuxième réaction, qui sera vue la semaine prochaine. Jésus va profiter de ces réactions pour faire progresser dans l'intelligence de son Mystère.

II. Texte

A. Récrimination désobligeante des juifs (v. 41-42)

- v. 41 : « Les juifs récriminaient ». C'était l'attitude que nous avons vue exprimée par Israël avant le don de la manne au Désert. Or, avons-nous vu la fois dernière, la manne était donnée pour guérir les fils d'Israël de leur récrimination. Mais devant d'autres difficultés et d'autres épreuves que Dieu leur envoyait, les hébreux continuaient à récriminer : chaque fois que Dieu voulait les faire progresser, ils récriminaient, mais Dieu prenait patience, sachant que cette attitude perverse venait plus des

conséquences du péché d'Adam que de leur mauvaise volonté. Ici encore, les juifs ne sont pas guéris de leur récrimination portant sur ce que Jésus avait dit : « Moi, je suis le pain descendu du ciel » (phrase résumant les v. 35-38 précédents). Nous pourrions ajouter qu'ils négligent l'exigence de Jésus de croire en lui, parce qu'ils sont déjà décidés à ne pas croire en lui. Nous avons d'ailleurs vu que sans la foi en lui donnée par le Père, tout ce que Jésus dirait et ferait ne servirait à rien, mais par contre qu'avec cette foi, tout homme peut obtenir les bienfaits donnés par lui.

- v. 42 : « Celui-ci n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph ? » : Excluant leur foi en Jésus, les juifs ne veulent voir de sa personne que ce que voient leurs yeux charnels, la médiocrité de cet homme, qui rend évidemment impossible son affirmation prétentieuse de « pain descendu du ciel ». Nous pouvons témoigner, pensent-ils, qu'il n'est qu'un homme dont nous connaissons le père et la mère, un homme venant de la terre, un homme comme tous les hommes. Cependant, leur récrimination n'est pas uniquement empreinte d'hostilité, elle l'est aussi de crainte : puisque Jésus a multiplié les pains de l'autre côté de la mer de Galilée, il se pourrait qu'il soit un instrument de Dieu comme Moïse et qu'il ait quelque raison inconnue de dire qu'il est descendu du ciel comme Élie est monté au ciel. C'est pourquoi ils ajoutent : « Comment maintenant dit-il : 'Je suis descendu du ciel' ? », c.-à-d. de quelle façon envisage-t-il sa descente du ciel ? Nous devinons que Jésus ne répondra pas à cette question, car, s'ils sont convaincus de sa médiocrité humaine, ils ne comprendraient pas et seraient, pour le moins, scandalisés, s'il leur parlait de son origine divine. Et puis, leur question ne s'adresse pas directement à Jésus, mais ils se l'adressent entre eux ; comme Jésus le leur fera d'ailleurs remarquer dans la réponse qu'il va leur donner. Nous comprenons aussi qu'un sentiment de retenue les anime : le respectant encore à cause du miracle des pains, ils ne veulent pas le provoquer ouvertement.

B. Réponse obligeante de Jésus (v. 43-51)

1) Le don du Père Tai conduit à JÉSUs (v. 43-46)

- v. 43 : « Ne récriminez pas entre vous ou les uns avec les autres ». Au v. 41, Jean écrivait que « Les juifs récriminaient contre lui ou à son sujet ». Maintenant il écrit que Jésus leur dit de ne pas récriminer entre eux. Quelle différence y a-t-il ? Là, les juifs récriminaient à propos des paroles que Jésus avait enseignées à la foule ; ici, ils récriminaient entre eux, parce que certains d'entre eux n'étaient pas d'accord avec la façon dont d'autres voyaient la personne de Jésus et interprétaient l'enseignement qu'il avait donné. Jésus veut aussi leur dire que leurs récriminations ne l'atteignent pas et qu'elles devraient se faire contre eux-mêmes, parce qu'elles n'ont aucun fondement le concernant. Il leur manque, en effet, une chose essentielle, – tant au sujet de sa personne qu'au sujet de ses paroles à la foule –, dont il va aussitôt parler.
- v. 44 : « Personne ne vient à moi, si le Père ... ne l'attire » : L'expression « venir à Jésus » signifie « croire en lui en pensée et en acte », comme nous l'avons vu plus explicitement et pour la circonstance au 17^e Ordinaire B, p. 9. Le véritable obstacle qui porte les juifs à récriminer est de ne pas croire en Jésus, mais ils ne croient pas parce que le Père ne les a pas attirés. Nous avons ici la signification de la phrase vue la fois dernière : « L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui que le Père a envoyé » (v. 29). La foi en Jésus est un don du Père et une œuvre entreprise par lui dans les cœurs pour que ceux-ci puissent la mettre à l'œuvre. Il faut de plus « l'attirance » du Père en celui qui vient à Jésus grâce au don de la foi, œuvré par le Père. Ce travail et cette attirance propres au Père a déjà été faite dans les disciples de Jésus par le dévouement fastidieux de leur Maître, mais cette attirance et cette œuvre, le Père les

confiera à Jésus, qui les exercera pour tous par sa mort et sa résurrection, comme il le dira en Jn 12,32 : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi ».

En disant ici que personne ne peut croire en lui si le Père ne l'attire, Jésus n'excuse pas seulement les juifs, il les invite aussi à prier Dieu de les attirer à lui, s'ils le veulent. Il répond ainsi à leurs récriminations déplacées : il est vain de considérer sa personne, de raisonner sur ses propos, de discuter ou de se disputer, il faut prier pour être éclairé. Puis il leur dit le bienfait qu'il donnera à celui qui sera exaucé : « Et moi, je le ressusciterai au dernier jour ». Il l'avait déjà dit deux fois dans le passage que nous n'avons pas eu au dimanche précédent, ce qui montre que personne n'y avait prêté attention.

- v. 45 : « Il est écrit dans les prophètes ». Les juifs sont-ils tout à fait excusables de n'être pas attirés par le Père ? Non, car les prophètes ont annoncé : « Ils seront tous instruits par Dieu lui-même », texte repris à Is 54,13, dont le contexte d'une Jérusalem opprimée, qui sera régénérée et embellie des dons divins. Ils sont même d'autant moins excusables qu'au lieu d'être instruits par Dieu, ils n'attachent d'importance qu'à l'instruction qu'ils se donnent mutuellement en se basant sur la Loi de Moïse. Comme Jésus applique ce passage d'Isaïe à la foi en lui, il veut dire que Dieu avait promis de les attirer pour qu'ils connaissent ce Dieu auquel ils croient. Et comme il dit que c'est écrit dans « les prophètes », d'autres qu'Isaïe en ont aussi parlé, p. ex. le texte semblable de Jr 31,33-34, où Dieu dit qu'il inscrira sa Loi nouvelle dans les cœurs et que tous connaîtront le Seigneur, du plus petit au plus grand ; ces deux prophètes, comme tous les prophètes, parlent de l'ère bienfaisante du Messie.

Jésus veut donc dire deux choses :

- a) Puisqu'il faut un don de Dieu pour croire en Jésus comme Messie et comme Pain de Dieu, ce don de Dieu n'est autre que croire en Jésus, et Jésus est le don de Dieu, l'envoyé du Père donné aux juifs. Si ceux-ci l'accueillent, ils auront à être enseignés de Dieu par Jésus. Pour nous, ceci a un sens très fort : « Puisque Jésus est Dieu, quand donc il nous enseigne, c'est Dieu qui nous enseigne.
- b) « Etre enseigné par Dieu » n'a pas le même sens que « Être enseigné sur Dieu ». Dieu se sert des hommes pour que lui-même enseigne, ce qui veut dire que c'est lui qui fait comprendre et ce qu'il dit et ce qu'il est. Il s'agit alors d'une connaissance donnée par le Saint-Esprit à travers une parole humaine.

Jésus nous a donc livré les conditions nécessaires pour être enseignés par Dieu.

Dès lors « Tout homme qui écoute les enseignements du Père vient à moi » : La proposition relative de cette traduction met l'homme en évidence, mais littéralement, elle met aussi Dieu en évidence : « Tout homme qui a entendu d'auprès du Père et qui a appris ». C'est la conjonction du don actif du Père et de l'accueil actif de l'homme, qui permet à celui-ci de « venir à moi », dit Jésus. Cette phrase dit comment le Père attire à Jésus.

- v. 46 : « Certes, personne n'a jamais vu le Père » : Jésus explique ce qu'il vient de dire, et que nous venons de voir. Il ne faut pas penser qu'être enseigné par Dieu lui-même implique de voir le Père pour l'entendre enseigner, car personne ne peut le voir : il faut penser que le Père enseigne par Jésus, puisque « celui qui me voit, voit le Père » (Jn 14,9). Le résultat de la vue est différent de celui de l'écoute. La vue donne une connaissance directe, alors que l'écoute dont il s'agit ici donne la connaissance par la voix d'un autre. Un seul a vu le Père, c'est « celui qui vient de Dieu », traduction approximative, car on a : « Celui qui est d'auprès de Dieu », c.-à-d. celui qui est dans le sein du Père et vient de lui vers les hommes. Cette expression signifie que Jésus est

Dieu et que, par lui incarné, Dieu enseigne. L'accent doit être mis sur la divinité de Jésus, puisque Jésus redit : « Celui-là (seul) a vu le Père ».

Jésus a ainsi expliqué pourquoi les juifs n'ont pas à récriminer. Tout ce qu'il a dit à la foule sur lui-même et sur le pain est incompréhensible sans un don de Dieu et sans être enseigné par Dieu. Les juifs auraient dû le savoir, puisque les prophètes l'ont dit ; mais, n'écoutant la parole de Dieu que dans la mesure où ils la désiraient, ils ne pouvaient que récriminer, empêcher Dieu de les attirer et de les enseigner, et s'empêcher eux-mêmes de croire à celui que le Père a envoyé. Par contre, Jésus sait ce qu'il dit, car il est dans le sein du Père, il a vu le Père, et il vient d'auprès du Père à eux. Si les juifs avaient demandé à Dieu d'être attirés comme le disaient les prophètes, ils auraient reçu ce don, et ils auraient compris que le signe de la multiplication des pains prouvait que Dieu était avec lui et approuvait ce qu'il disait. S'étant ainsi donné la peine de disposer les juifs à l'écouter, Jésus va les éclairer sur ce qui les arrête : « Moi, je suis le pain descendu du ciel ».

2) Jésus se donnant dans le pain vivant (v. 47-51)

- v. 47 : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle » : Jésus introduit ce qu'il va dire, en revenant sur la foi bienfaisante, qui détermine tout ce qui concerne Dieu et tout ce qui concerne l'homme. En effet plus haut, Jésus avait dit : « Croire en moi est l'œuvre de Dieu » (v. 29) et « Celui qui croit en moi n'aura plus jamais faim ni soif » (v. 35). Ainsi le projet de Dieu et le besoin de l'homme sont unis et réalisés par la foi au Christ. Or qu'est-ce que croire, sinon penser en tout comme Dieu, et donc posséder en soi et vivre ce que l'on croit. Donc, dit Jésus, celui qui croit en moi, qui suis Dieu et homme, me possède et, en me possédant, il a la vie éternelle, puisque je viens d'auprès du Père qui donne la vie, comme moi aussi je la donne (Jn 5,21,26).
- v. 48-49 : « Moi, je suis le pain de la vie » : Jésus va dire ce qu'est ce pain en un développement que nous pouvons diviser en trois étapes : 1°- « Je suis le pain de la vie » (ici, au v. 48) ; 2°- « Je suis le pain descendant du ciel » (v. 50) ; 3°- « Je suis le pain vivant descendu du ciel » (v. 51). La première étape « Je suis le pain de la vie » est une reprise du v. 35, vu la dernière fois : le pain de la vie est vivant et donne la vie à l'homme tout entier ; Jésus l'avait dit en conséquence du pain de Dieu qui était supérieur à la manne et qui donnait la vie au monde. Aussi, en notre v. 49, complètement-il ce qu'il dit de la manne : « Vos pères ont mangé la manne et ils sont morts ». Il ne s'agissait pas seulement de la mort physique, mais aussi de toutes les sortes de mort, spécialement de la mort éternelle, exprimée par la privation de la Terre Promise, figure du Royaume des cieux où l'on ne meurt plus ; et il ne s'agissait pas non plus seulement de la vie corporelle, quand il disait que son pain donnait la vie. Il s'adressait à des gens de la foule qui vivaient corporellement et devaient mourir corporellement. A plus forte raison, puisqu'il parle de la manne et aux juifs, en est-il de même ici. Quelle différence entre le pain de Jésus qui donne la vie et la manne qui n'empêchait pas de mourir !
- v. 50 : « Ce pain-là descendant du ciel ». Cette deuxième explication montre le pain de Dieu – que Jésus donne et qui est lui-même – accomplir lui-même sa descente du ciel, car il dit « descendant » et non « descendu ». Cette descente exprime son Incarnation pour le Salut des hommes, et, comme la manne venait aussi du ciel mais n'empêchait pas de mourir, seul le pain de ce « descendant du ciel » est maintenant le pain nécessaire et qui rend immortel, au point que « Celui qui en mange ne mourra pas », c.-à-d. n'est pas prisonnier de la mort éternelle, ce qui indique une conséquence de la manducation de ce pain ; mais litt. : Ce pain est nécessaire et immortel, « afin qu'on en mange et ne meure pas », ce qui indique le but de la descente du ciel de ce pain.

- v. 51 : « Moi, je suis le pain vivant descendu du ciel ». Cette troisième explication renferme et achève les deux autres. Jésus, qui est le pain vivant, c.-à-d. possédant en lui et donnant la vie (v. 48), se dit maintenant « descendu » et non plus « descendant », ou plutôt étant au bout de son acte « descendant » (v. 50), c.-à-d. étant constamment sur la terre, tout en restant au ciel. Il sera donné, symboliquement, pendant quarante ans et dans le Désert, comme la manne, ce qui veut dire à chaque génération et pour ceux qui vivent dans l'esprit de Pauvreté. Et « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement » de la vie divine. Ainsi Jésus, qui est le Verbe incarné ou Dieu fait homme, est le Pain vivifiant, à la fois céleste et terrestre.

« Le pain que moi je donnerai, c'est ma chair » : La chair désigne l'homme fragile, animal, éphémère, mortel. Jésus attire l'attention sur son humanité qui est à la portée des hommes faibles, temporaires, précaires, poussières. S'il insiste maintenant sur son humanité, c'est parce qu'il communique sa divinité par elle. C'est pourquoi il n'attache plus tellement d'importance, pour le moment, au fait qu'il est le pain descendu du ciel, mais bien à sa chair saisissable et mangeable. Et cette chair, il la donnera pour la vie du monde, c.-à-d. pour que le monde, pourtant hostile à Dieu par son péché, vive de sa vie sainte et obéissante. C'est déjà une allusion à l'Eucharistie dont il parlera et que nous verrons la prochaine fois.

Conclusion

Malgré l'hostilité mêlée de scepticisme des juifs, Jésus exprime son Mystère à eux plus qu'à la foule. Il n'est pas seulement le pain supérieur, spirituel, divin que les juifs n'ont pas connu, et qui leur ferait un grand bien s'ils voulaient croire en lui ; il est aussi le pain qui se livre à leur hostilité, à leur incroyance, à leur récrimination. Il n'est pas seulement le Fils du Père dont le prudent dévoilement risque de le faire traiter de blasphémateur digne de mort ; il est aussi un homme qui a accepté d'être appelé le fils de Joseph pour être considéré comme une chair à manger, car c'est par sa chair mangée qu'il communique sa divinité. Tout cela annonce sa Passion, où il va se livrer aux hommes jusqu'à perpétuer le don de sa Pâque dans l'Eucharistie. Nous y voyons le parfait dévouement de Jésus, puisqu'il se donne jusqu'à la mort pour le monde.

Le chrétien voit dans ce dévouement de Jésus le modèle de la vertu de dévouement qu'il est tenu de vivre, puisqu'il est appelé à « devenir imitateur de Dieu, tout comme le Christ s'est livré pour nous en sacrifice de bonne odeur à Dieu ». Ce dévouement, il ne le voit pas seulement dans la vie de Jésus et dans la vie des saints qui l'ont imité, il le voit aussi dans l'Eucharistie, mémorial du sacrifice non sanglant du Christ, Eucharistie à laquelle il participe en comprenant, en recevant et en mangeant le Pain de Dieu descendu du ciel, c.-à-d. Jésus Christ Seigneur. Si le pain périssable est la nourriture essentielle de l'homme, Jésus, le pain vivant donnant la vie éternelle, est non seulement nécessaire à l'homme, mais il lui convient aussi parfaitement. Nous avons là un complément de sens de toute vertu, et donc de la vertu de dévouement : elle est l'exercice normal et bienfaisant de l'homme sorti des mains de Dieu, mais, à cause du péché originel, elle est aussi purification et rajeunissement du pécheur repentant, réconfort et affermissement de l'âme chrétienne, secours et encouragement du pauvre.